

CHRONIQUE

de Jean-Philippe Pierron

Philosophe, Université de Bourgogne,
directeur de la chaire « Valeurs du soin ».



De quoi les humanités environnementales sont-elles le nom ?

La rentrée scolaire, universitaire et des formations professionnelles est faite. C'est l'occasion d'un bilan. Qu'est-ce que nos enfants ou petits-enfants vont apprendre cette année qui prendra en compte la conscience de la fragilité de la Terre, sans pour autant les tétaniser ? Qu'est-ce qui, dans les savoirs universitaires qui seront transmis, contribuera à reproduire le monde tel qu'il va dans un *business as usual* – même les formations font l'objet d'un opportunisme commercial profitant d'un habillage vert – ou, au contraire, l'orientera vers d'autres savoirs, d'autres manières de penser et de faire plus soutenables écologiquement ? Pour les formations des collaborateurs, que les services de ressources humaines accompagnent dans le cadre de la responsabilité sociale des entreprises (RSE), quels critères ont été retenus pour encourager à se former en « développement durable » ?

Une réflexion sur les contenus des enseignements et leur transmission dans le cadre de la transition écologique et sociale s'impose. Elle interroge la finalité de ce que l'on apprend. Elle questionne l'articulation entre finalité courte pour soi (se former, s'insérer, s'employer) et pour la société (recrutement, besoin de main-d'œuvre pour de nouveaux marchés), et finalité longue pour soi (quel genre d'humain veux-je devenir ?) et pour la société (comment envisage-t-on le devenir de notre entreprise dans les cinquante voire cent années qui viennent) ? C'est que le temps des formations humaines coïncide avec le temps long des enjeux de durabilité. Il faut du temps pour faire un humain ; encore davantage, même si le temps presse, pour faire une humanité réconciliée avec elle-même et les autres vivants. Éduquer, instruire et former engagent le temps long, encourageant des types d'intelligence et des manières d'interaction qui se prolongent sur des dizaines d'années, le

1. Sur ce point, voir Cécile Renouard, Rémi Beau, Christophe Goupil et Christian Koenig (dir.), *Manuel de la grande transition. Former pour transformer*, Les liens qui libèrent, 2020.

temps d'une vie professionnelle et institutionnelle. Ce vaste chantier se cherche aujourd'hui, à côté des humanités médicales et numériques, sous la rubrique des humanités environnementales.

Qu'est-ce à dire ? N'y a-t-il pas une parenté profonde entre repenser nos liens avec la nature pour les envisager moins prédateurs ou plus précautionneux et le retour - à moins qu'il s'agisse d'une invention - des « humanités » dans le paysage scolaire et universitaire ? *Retour*, si les humanités font écho à tous ces savoirs humains, par opposition aux savoirs des choses divines, concentrés dans le projet de la Renaissance. *Invention*, si les humanités environnementales confrontent les relations de l'humain et des autres vivants, de la nature et de l'histoire. Bref, de quoi les humanités environnementales sont-elles le nom ?

Elles sont bien plus qu'un facile cumul des savoirs, les juxtaposant en choisissant de ne pas choisir. Cette sorte d'éclectisme mal compris prendrait le meilleur de chaque discipline pour faire la vitrine des spécialités se préoccupant d'écologie. Elles ne se réduisent pas plus à ce terme technique des publications universitaires anglo-saxonnes : *environmental humanities*. Elles visent davantage que de se poser des questions similaires depuis le point de vue disciplinaire distinct des sciences de la nature ou humaines. Elles attestent qu'il n'est plus possible de donner des enseignements qui reconduisent la grande séparation entre nature et culture, par la distinction entre sciences de la nature et sciences sociales. Si les enjeux de la transition écologique sont transversaux, il importe de sortir des partitions disciplinaires qui traitent de manière séparée des enjeux à penser ensemble. Au concept de discipline surspécialisée qui médite des problèmes de façon séparée et en silo (traiter de façon systématique par analyse des problèmes compliqués en les ramenant à des éléments simples), on opposera la mise en commun des intelligences travaillant à appréhender, de façon systémique, des problèmes complexes, irréductibles à une seule composante (le climat en Anthropocène, c'est de la nature et de l'histoire, de même que les extinctions d'espèces ou les migrations climatiques). Les humanités environnementales recomposent un champ conceptuel mouvant et dynamique. Celui-ci cherche à établir un intérêt commun entre disciplines, en vue d'une intelligence écosytémique partagée. Peut-être alors qu'au sens fort, « faire ses humanités », en Anthropocène, ferait humanité ?